

5-154
("Hispania"), Paris, (Francia), enero, febrero, marzo
1918).



L'Envie et la Germanophilie espagnole

Quelque chose serait beaucoup plus à craindre que le triomphe de l'Allemagne, désormais impossible : le triomphe du germanisme, de la doctrine politique, philosophique, voire religieuse, — ou irreligieuse, si l'on veut, cela revient au même — qui a conduit l'Allemagne à la guerre.

Ce fut le germanisme qui poussa de nombreux Italiens, profondément germanisés, à prêcher leur guerre, *la nostra guerra*, et l'égoïsme collectif sacré. C'est ce que l'on appelle en somme la politique réaliste.

Qu'est-ce que cette politique ? On ne peut répondre que selon la conception que l'on se fait de la réalité.

Pour une mentalité allemande ou germanisée, toujours Hegelienne au fond, toute la réalité est idéal et tout l'idéal est réalité. Car ce fut Hegel qui dicta cette philosophie, la philosophie d'Etat, où la liberté consistait à se soumettre à ce dernier en tout et pour tout. Elle est l'essence même de l'esprit germanique, de même que le dualisme, ce damné dualisme cartésien, est ce qui distingue les peuples qui pensent en langue latine et même les peuples anglo-saxons. Voyez comment Proudhon, en dépit de ses efforts pour « s'hégélianiser », comprit la dialectique du maître, le système des contradictions. Par contre, Marx, juif accompli et complètement germanisé, tira de l'hégélianisme appliqué à l'économie politique sa doctrine du matérialisme historique, doctrine qui est bien plus une arme entre les mains des réactionnaires, des conservateurs, des pl^uocrates, qu'entre les mains des autres classes d'individus. Ce sont les choses, non les hommes qui gouvernent, dit Marx. Et c'est ainsi que les hommes qui le suivirent, devinrent des choses.

La politique appelée réaliste n'est en somme que le matérialisme historique de Karl Marx et la réalité qu'il préconise est une réalité matérielle. Matérielle et matérialiste.

Ces monstrueuses théories absolues, ont souvent de terribles conséquences. De même l'impératif catégorique de ce prussien que fut Kant. De ce principe purement formel, l'Etat peut faire une réalité vivante. Nous sommes loin des commandements de la loi de Dieu, de ceux du Décalogue, ou de la Déclaration des Droits de l'Homme. Mais





cette déclaration n'est pas assez unitaire, transcendante, moniste. Car, au fond, l'Allemagne, ou si l'on préfère, la Prusse, n'est pas une puissance occidentale, européenne ; c'est une puissance orientale, asiatique. Sa conception même de la vie et de l'histoire est une conception orientale et non occidentale, pas plus qu'elle n'est européenne, ni gréco-romaine, ni chrétienne.

La base même de la conception chrétienne — du christianisme gréco-romain — de la vie et de l'histoire, consiste à considérer l'homme comme but des choses, à s'adresser toujours à l'homme concret et individuel. Le salut de l'homme, son éternité, son immortalité — sous n'importe quelle forme — voilà l'idéal gréco-romain, l'idéal chrétien. Quand on ne croit pas à l'immortalité de l'âme humaine individuelle, à sa vie éternelle après la mort, selon le dogme catholique ou orthodoxe, on croit à l'immortalité dans l'histoire, dans la gloire. Tel fut le souffle de la Renaissance. Et pour la gloire, ont souffert, et ont vécu, et sont morts, les peuples gréco-romains, chrétiens, les peuples, *demoi* et non les foules, *ochloi*.

En vérité, ce sont des choses bien différentes, qu'un peuple, *demoi* et qu'une foule, *ochlos*. Chez celui-là, l'on tient compte de la conscience de chacun des individus qui le composent : la communauté, le peuple, a pour but d'assurer la dignité, la personnalité, la liberté de chacun de ses membres, d'un seul d'entre eux. Cette dignité prime tout, même la *salus populi*. La grandeur, la plus haute noblesse de ceux qui se rangèrent du côté de Dreyfus, fut de soutenir que, fût-ce pour le salut du pays tout entier, on ne pouvait sacrifier celui qu'ils croyaient innocent... Et cette *affaire*, et la façon de guerre civile qu'elle provoqua en France, put affaiblir celle-ci devant l'Allemagne, mais nous raffermir devant le germanisme. Et le germanisme était pour la France — il l'est encore — un ennemi pire que l'Allemagne. Car l'Allemagne pourrait affaiblir, et dans le pire des cas — aujourd'hui impossible — tuer le corps de la France, mais le germanisme parviendrait à tuer son âme.

Le germanisme fait du *demoi*, ou peuple, une armée. Une armée avec ou sans armes, mais une armée toujours. Et nous voici encore en présence d'une foule, organisée et disciplinée, une foule, c'est-à-dire *ochlos*. Chacun de ses membres cherche sa liberté dans la soumission à la loi commune, et son orgueil est d'appartenir à la masse. Le grégairisme a beau être organisé, il garde toujours les instincts de la foule moutonnaire.

Pour ma part, j'estime que le but de ma patrie, de l'Espagne, n'est pas de s'agrandir, de s'enrichir, et encore moins aux dépens des autres peuples ; mais que son idéal est de faire de chaque Espagnol un homme, un homme digne de ce nom qui reconnaisse et respecte les





droits de ses semblables. Aussi ce qu'avant tout je désire d'elle, c'est qu'elle nous élève et nous façonne de telle manière que nous soyons prêts à avouer nos erreurs, les erreurs de nos ancêtres, les erreurs de la nation, et à renier nos gloires mensongères. Un des plus hauts mérites de notre sœur, le Portugal, consiste à avoir donné le jour à un esprit tel que celui du grand, très grand poète ibérique, Guerra Junqueiro, qui dans son poème, *Patria*, poème empreint du plus haut, du plus pur, du plus chrétien patriotisme, avoue, en terminant, les fautes de sa patrie et ne craint pas de nous faire assister à sa crucifixion.

Le plus exécrationnable des principes est le suivant : « Ma patrie a toujours raison ». Non. Et quand ma patrie n'a pas raison, je ne dois pas lui obéir. C'est un principe aussi exécrationnable que celui de Bethmann-Hollweg : « la nécessité fait loi ». En regard, plaçons très haut les nobles paroles du maréchal Joffre à propos de l'ordre donné par l'Amiralissime allemand au sous-marin qui coula le *Lusitania*. Elles disaient, ces belles paroles françaises : « Aucun gouvernement français n'eût osé donner un tel ordre, sachant qu'il pourrait ne pas être obéi. » Et c'est ce qui montre que la discipline française respecte la fraternité et l'intelligence des citoyens de la République, « dont la conscience est plus haute que n'importe quelle nécessité militaire ». Car certes ! il est des choses que, même pour vaincre, il n'est pas licite de faire. Au-dessus de ce que l'on a coutume d'appeler la victoire, plane une autre victoire, la victoire morale. De même il y aurait quelque chose de pire que la victoire de l'Allemagne : ce serait celle du germanisme.

C'est pour avoir compris et senti ces choses, que nous nous sommes rangés du côté des alliés, des libres armées démocratiques contre l'impérialisme matérialiste et militariste. Nous, c'est-à-dire la majorité des libéraux, des démocrates, qui luttons en Espagne par la plume et la parole pour le principe de civilité, c'est-à-dire de civilisation chrétienne et gréco-romaine, occidentale, foncièrement européenne. L'intégrité matérielle, politique de la Belgique, de la France, de l'Italie, de la Serbie, etc..., etc..., est pour nous, sinon secondaire, du moins un simple corollaire ou la conséquence du respect de la personnalité des peuples, comme étant à son tour le moyen d'assurer la liberté et la personnalité de chacun des individus qui les composent. Nos amis français feraient bien de ne pas tant s'informer si quelqu'un aime ou non la France ; mais bien de demander si l'on aime le principe universel, humain, pour lequel la France combat aujourd'hui et auquel elle est capable de sacrifier jusqu'à sa prospérité et sa grandeur économique et territoriale. De même feront-ils bien de ne pas chercher d'alliances, en Espagne, parmi les gens de la droite et moins encore parmi nos troglodytes, c'est-à-dire parmi nos catholiques orthodoxes.





L'essence du catholicisme orthodoxe espagnol — très différent de celui des autres pays — faisons ce triste mais nécessaire aveu — est profondément matérialiste. Il est parvenu à séparer *la grande affaire*, c'est-à-dire l'affaire du salut éternel — dont il a fait un véritable *négoce*, qui se liquide au moyen d'un contrat liturgiquement formulé avec Dieu — il est parvenu à la séparer de l'affaire, ou mieux, des affaires d'ici-bas. Sa conception de la vie et de l'histoire terrestre est profondément réaliste, c'est-à-dire profondément matérialiste. Il adore l'organisation par-dessus tout, l'organisation de n'importe quoi. L'Eglise est pour nos troglodytes une autre Allemagne et l'Allemagne d'aujourd'hui, le modèle de l'Eglise. Au fond, ce sont des gens sans personnalité, que dévore l'envie — péché capital de notre orthodoxie inquisitoriale espagnole — et qui ne rêvent d'uniformité et de discipline que pour que la supériorité ne puisse triompher. Craignant de passer inaperçus, si chacun s'habillait à sa façon, ou d'être toujours vus comme ils sont, vulgaires et terre-à-terre, ils veulent nous imposer un uniforme. Cette horreur de la personnalité qui caractérise ceux qui en manquent, nous la trouvons toujours chez la plupart des germanophiles espagnols. Elle est leur péché : elle se nomme envie, tout simplement.

Voilà pourquoi nous combattons au moyen de la parole et de la plume, à côté des démocraties européennes et civiles, nous qui luttons pour que la foule se fasse peuple, et non pour l'organisation tout extérieure, mais pour le sentiment de la valeur absolue et infinie de chaque individu vu du dedans. Notre pédagogie est démagogie, c'est-à-dire éducation du *demos* et non de l'*ochlos*.

On a dit que le mal qui s'attaque aux démocraties est l'envie. Certes, c'est la vipère qu'elles nourrissent dans leur sein. L'envie est le mal des démocraties parce que c'est la démocratie qui excite le plus l'envie. Et ce n'est pas le peuple, le *demos* qui l'alimente le plus ; ce sont ceux qui se prétendent compétents, qui se croient des techniciens, des spécialistes. C'est le culte de la compétence, c'est la doctrine pharisienne, des docteurs de la loi — *pharisien* veut dire distingué — qui engendre l'envie et avec elle l'inquisition. Ce sont les prétendus compétents qui, pour imposer leur suprématie au peuple, s'appuient sur les légionnaires et les prétoriens.

Ce sont les pharisiens, les orthodoxes de la Judée, qui vendirent le Christ, l'antipatriote selon eux (Jean, XI, 48), à Pilate, le chef des légionnaires et des prétoriens.

MIGUEL DE UNAMUNO.

Salamanque, 1^{er} janvier 1918.

